

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



IL fallut creuser une fosse pour la sépulture de Bertrand qui fut enterré près de la fontaine, au pied d'un grand arbre. Toinette s'était couchée sur la tombe de son mari et ne voulait plus la quitter. Juliette lui envoya Emma et Cécile. Les deux petites se jetèrent à son cou et lui dirent en pleurant :

—Ma bonne Toinette, tu veux donc désobéir à ton mari, qui t'avait dit de nous protéger. Tu ne nous aimes donc plus, puisque tu nous abandonnes ?

La pauvre femme embrassa en sanglotant les deux petites filles et se leva silencieusement. Mme Bartelle lui tendit les bras. Les deux femmes se tinrent longtemps embrassées. Enfin Toinette se dégagea des bras de sa maîtresse ; puis, posant la main sur la tête des enfants, fixant les yeux sur la fosse où son mari dormait du sommeil éternel, elle murmura d'une voix entrecoupée de sanglots :

—Sois tranquille, Bertrand, je vivrai pour elles, et quand nous nous reverrons là-haut...

Elle ne put achever et laissa tomber sa tête sur l'épaule de Mme Bartelle, qui serra de nouveau sur son cœur la bonne et fidèle domestique.

On ne put partir que le lendemain. Outre ce retard, les chariots, trainés désormais par un nombre insuffisant de bœufs, ne pouvaient marcher que fort lentement. A chaque passage difficile, il fallait atteler tous les bœufs au même chariot, puis revenir faire la même opération pour le second wagon.

Il manquait pour diriger les efforts et les travaux des Hottentots, la main énergique d'un homme. Valentin ne pouvait se lever, et, malgré tout son courage, il était incapable de rien faire.

Juliette fut obligée de prendre la direction de la caravane.

Il serait impossible de dire toutes les luttes qu'elle eut à soutenir contre la paresse et l'ivrognerie de ses domestiques indigènes, contre les obstacles et les dangers sans cesse renaissants d'un trajet de près de trois mois à travers des prairies immenses, des plaines sablonneuses et des forêts inextricables. Outre la surveillance incessante que réclamaient d'elle la direction du voyage et le gouvernement des Hottentots, il lui fallait encore s'occuper des enfants et soigner Valentin, qui fut très-longtemps à se rétablir.

Pendant quinze jours, il eut constamment le délire.

Le nom de Juliette revenait à chaque instant sur ses lèvres. La pauvre femme, les yeux fixés sur la figure amaigrie de son cousin, tressaillait chaque fois qu'elle entendait prononcer son nom. Mais un sourire navrant, inspiré par quelque cruelle pensée, remplaçait presque aussitôt le sou-

rire de bonheur qui avait un instant effleuré ses lèvres. Elle cachait alors sa tête dans ses deux mains et sanglottait avec une profonde amertume.

Lorsque, au bout d'un mois environ, Valentin put marcher et monter à cheval, il fut frappé d'admiration en voyant avec quel mélange d'énergie et de douceur Juliette savait se faire obéir des Hottentots. Outre la femme gracieuse, douce et bonne qu'il avait connue, il en découvrait une autre toute nouvelle pour lui, dont le courage et l'intelligence le remplissaient d'étonnement. Tous ces sentiments se peignait si bien, même à son insu, dans ses discours et sur sa physionomie, que, plus d'une fois, le cœur de Juliette battit d'orgueil et de joie en devinant ce qui se passait dans celui de son cousin.

Bien qu'il n'eût pas dit un mot à ce sujet, bien que lui-même peut-être ne se fût pas encore avoué le changement qui s'était opéré en lui, Juliette se sentait aimée. Elle, non plus, ne voulait pas se l'avouer, mais cette pensée que son esprit se refusait à formuler, son cœur en subissait l'influence, qui lui inspirait une nouvelle énergie.

Souvent, pendant le repas du soir, ou bien au moment du départ, Juliette promenait un regard attentif et vigilant sur tout ce monde dont elle était le chef et la providence. En songeant que c'était peut-être au courage et à l'énergie d'une faible femme comme elle que tous les objets de son affection devaient d'avoir surmonté tant de périls, elle éprouvait une enivrante sensation de fierté. Mais un souvenir cruel semblait toujours empoisonner ce moment de bonheur et assombrir la physionomie de la jeune femme.

En approchant de Kuruman, la station principale des missionnaires, on commença à rencontrer du monde sur la route. Il va sans dire que nous nous servons du mot *route* pour caractériser le chemin que suivaient les voyageurs, et qui n'était marqué que par la trace du passage d'autres chariots. Quant à des chemins proprement dits, depuis Colesberg, il n'y en avait plus la moindre apparence.

Quelques-uns des indigènes rencontrés par la petite caravane marchaient plus vite que les chariots de Mme Bartelle. Ils annoncèrent à Kuruman l'arrivée de nos voyageurs, et racontèrent ce qu'ils avaient appris des Hottentots au sujet du courage et de la bonté de la jeune femme.

XXXI.

Les missionnaires, bons juges en matière de courage et de dévouement, firent une véritable ovation à Juliette, qui fut touchée de leur empressement et de leurs prévenances affectueuses. Quant à ses petites filles, tout le monde les embrassait et les caressait avec un intérêt et un attendrissement faciles à comprendre.

Peu de temps après son arrivée à Kuruman, Mme. Bartelle tomba malade à son tour. Les natures nerveuses comme la sienne, uniquement soutenues par l'énergie morale, montrent en effet une résistance singulière à la douleur et à la fatigue tant que dure la lutte. Dès que le combat est